

40V2

16/18

DOMICILE FIXE



PHOTOS BRUNO BACHELET



Bruno Bachelet est photographe à *Paris Match* depuis 1973. Il a réalisé de nombreux reportages, dans le monde entier, sur des sujets aussi divers que les incendies de forêt, les accidents de haute montagne, les sauvetages en mer, les grands événements culturels, mais également la famine au Sahel, la guerre civile en Irlande, les Malouines. Conférencier au Centre de perfectionnement des journalistes, rue du Louvre, à Paris, il a participé à toutes les expositions collectives des photographes de *Paris Match*. Pendant plus de dix ans, il s'est littéralement consacré à la Maison de Nanterre où, visage désormais familier, témoin chaleureux et complice, il a pu photographier sans fard ni impudeur la vie quotidienne des SDF, leurs joies et leurs désarrois, leurs rites et leurs souffrances.

DOMICILE FIXE

PHOTOS DE BRUNO BACHELET

LA MAISON DE NANTERRE

TEXTES DE XAVIER EMMANUELLI

GABRIEL BAURET

JEAN-HUBERT LEVAME



I.S.B.N : 2 863 916 55-6

© Bruno Bachelet - Domicile Fixe Association - Edition n°1 pour la présente édition.

A tous ceux qui vivent et travaillent à la Maison de Nanterre et à la mémoire de notre ami Bernard Brick.

Exposition présentée à la galerie Edgar Faure
Fondation l'Arche de La Fraternité - Toit de la Grande Arche - Paris La Défense
du 25 novembre au 18 décembre 1994

PRÉFACE

Pourquoi écrire quand la photographie dit tout? Pour saluer nos témoins. Les remercier de nous avoir pris à la gorge et d'avoir hurlé à nos oreilles : «Voyez! Mais voyez donc!»

Oui, vous allez voir... Quand je pense qu'une part de nous-même rêve souvent de fuir la société pour ne devenir qu'une ombre! Prendre la route du chemineau. Changer, sinon la vie, mais de vie. Pauvre vieille grimace littéraire! Avec cet album, vous allez le connaître, ce plongeon de l'oubli volontaire. Vous allez vous frotter aux exclus, aux hors-monde. Ceux qui ne savent fabriquer, au bout du tunnel, que leur mort.

Ecrire? Pour souligner l'évidence : chaque page de ce livre accompagne l'énigme du destin, du hasard ou d'une volonté divine.

Vous n'ouvrez pas, ici, un ouvrage de compassion. N'attendez pas davantage la rédemption de vos ignorances ou de vos indifférences. Apprêtez-vous à entendre un cri violent venu de loin, un cri qui tétanise, qui fait trembler et, finalement, vous engage à l'action.

Roger Thérond

LE REGARD JUSTE

Au début des années quatre-vingt, grâce à un ami médecin, Bruno Bachelet pénètre pour la première fois dans la Maison de Nanterre, qui accueille et soigne les sans-abri. Sans doute pense-t-il, alors, qu'il trouvera là matière à un reportage parmi d'autres dans le cadre de son travail pour *Paris Match*. En fait, rien ne se passe comme il l'avait imaginé. Quelques photos seulement sont publiées, et c'est en marge de son travail pour le magazine qu'il réunit progressivement un ensemble de documents dont, aujourd'hui, ce livre donne la mesure. Et cette Maison, cette société, ces existences si particulières ont constitué pour lui une sorte de territoire intime, au même titre que l'on parle d'un jardin secret ou, plus communément, à propos de la photographie, d'une recherche personnelle. A ceci près que cette recherche évoque moins un plaisir qu'une épreuve, que Bruno Bachelet se serait lui-même imposée. Une épreuve qui requiert, on s'en doute, beaucoup de courage. A tel point qu'il lui est arrivé de ne pas pouvoir photographier certaines scènes. Il ne sait expliquer exactement par quelle nécessité intérieure il est guidé vers ces lieux. Peu importe, les faits sont là : tout au long des années qui ont précédé la parution de *Domicile fixe*, il s'est donné rendez-vous sur rendez-vous avec cette réalité autant qu'avec lui-même. Car peut-être faut-il voir dans ce geste quelque chose de religieux, si ce n'est l'expression d'une sorte de rite personnel. Comme d'autres donnent de leur temps pour aider les sans-abri, Bruno Bachelet donne de son savoir-faire. Et ce qu'il sait faire, c'est photographier.

Photographier, mais à quoi bon? A Arles, récemment, à l'issue d'une projection de plusieurs reportages sur la ville assiégée de Sarajevo, dans le cadre des vingt-cinquièmes Rencontres internationales de la photographie, fut de nouveau posée cette fatale et obsédante question : que peut le photographe? Certes, à première vue, ses images ne modifient en rien le cours des événements. Force est de constater que les guerres continuent comme avant, ainsi que les génocides et toutes les formes d'exclusion. Mais on sait aussi que si le photographe - ou tout journaliste de manière générale - renonçait à enregistrer systématiquement ce dont il est le témoin, le péril serait encore plus grand. Les images proprement dites n'arrêtent pas les guerres, mais elles alertent l'opinion publique qui, aux yeux des politiques, détient une forme de pouvoir.

En tant que reporter, Bruno Bachelet sait tout cela. S'il va à Nanterre, ce n'est pas pour lutter contre le phénomène grandissant des sans-abri, de ceux qu'un jargon à résonnance administrative nomme désormais les SDF, tout se passant d'ailleurs comme si ce phénomène était aussi inéluctable que celui du chômage. Son propos est évidemment autre. A l'entendre, on sent bien qu'il photographie d'abord pour tenter de comprendre. Comprendre pourquoi les gens qu'il croise à Nanterre en sont arrivés à vivre de cette manière. Dans cette perspective, ce qui l'intéresse le plus n'est sans doute pas le cas particulier, l'enchaînement de circonstances, souvent décrit, entraînant malgré lui un individu vers une situation irréversible, mais la disposition mentale qui est à l'origine d'un mode de vie marginal. Vision davantage spiritualiste que matérialiste, donc. En d'autres termes, si la conjoncture économique est en grande partie responsable, Bruno Bachelet voit aussi, au plus profond de ceux dont il observe le comportement, une nature qui pousse l'homme à une forme de nomadisme. Et, comme beaucoup de médecins qui travaillent à Nanterre, il pense que l'on ne peut pas changer cette nature. Il est souvent inutile de tenter de remettre dans le «droit chemin» ceux qui sont hébergés dans la Maison. Au XIXème siècle, quand celle-ci fut créée, il s'agissait d'y dissimuler une minorité exclue de la société, d'y enfermer des gens seulement coupables d'avoir exercé la mendicité, alors punie par la loi. Aujourd'hui, la population de la Maison a changé et une telle sanction est évidemment inconcevable. C'est la raison pour laquelle une partie des locaux a été réaménagée, notamment l'ancienne prison. Dans les années cinquante, lorsque l'abbé Pierre a lancé son célèbre appel en faveur des sans-abri, la situation à laquelle il s'agissait de répondre semblait encore exceptionnelle. En 1994, la misère, l'échec social et la clochardisation se sont, en quelque sorte, banalisés.

Dans les mentalités de ceux qui sont accueillis à Nanterre, peut-être reste-t-il quelque chose des marginaux du XIXème siècle. Quoi qu'il en soit, ce qui a particulièrement capté l'attention de Bruno Bachelet, en dehors de toute réflexion sur l'économie d'un système «produisant» de l'exclusion, ou de toute considération d'ordre psychologique, c'est le fait que se recrée dans cet espace une société en réduction avec ses règles, ses habitudes, ses ambitions. Il s'agit d'un monde clos, tournant

selon un rythme apparemment immuable, propice à une observation attentive et régulière. De nombreux photographes ont été séduits par ce même type de lieux : hôpitaux (Jean-Louis Courtinat), asiles (Raymond Depardon), monastères (Jean-Pierre Gilson). C'est ainsi que Bruno Bachelet n'a jamais éprouvé la nécessité de sortir de la Maison de Nanterre pour enquêter sur ce qui se passait avant l'arrivée des sans-abri et sur ce qui les attendait à leur sortie. De même qu'il n'a jamais cherché à traquer l'incident, l'événement exceptionnel. Ses photographies montrent ce qui se passe dans le cours normal des choses, entre les murs d'enceinte de la Maison, et se conforment ainsi à une unité de lieu. Quant au temps, il n'est pas exprimé. Ou, plus exactement, il s'agit d'un temps propre à cette Maison, décomposé photo par photo. Un autre temps que celui de la vie à l'extérieur. Dans cette communauté, tout s'organise autour d'une succession de faits simples : les soins, les repas, les jeux, le sommeil. Sous l'oeil du photographe, divers pensionnaires semblent même goûter avec certain plaisir l'assistance dont ils font l'objet, et qui leur fait oublier la précarité de leur statut de sans-abri.

Bruno Bachelet détaille donc chaque moment de la vie quotidienne de la Maison, mais aussi les petites fêtes ou cérémonies. Il détaille l'architecture et le fonctionnement de l'établissement, ce qui lui donne souvent l'occasion de réaliser des images étonnantes, comme dans ces salles où sont rassemblés et répertoriés les vêtements et les biens déposés par les nouveaux arrivants. Et les accumulations sont souvent très spectaculaires. Mais le photographe ne se complaît pas, pour autant, dans une démarche qui consisterait à établir un inventaire systématique des gestes et des lieux. Ce qui semble plutôt le guider, c'est l'éventualité d'une rencontre, même furtive, avec un personnage. Personnage anonyme, qu'il ne cherchera pas nécessairement à revoir. Les regards se croisent, chargés de sympathie au sens le plus étymologique : le photographe partage un sentiment. D'une manière générale, ses images sont naturellement consenties ; elles sont rarement volées. Parfois même s'installe une certaine connivence. Bruno Bachelet ne se cache jamais, pas plus qu'il ne cherche à dissimuler son geste photographique. Il l'assume aux yeux de tous, et sa méthode n'a aucun point commun avec

celle d'un journaliste qui, pour enquêter en 1993 sur les conditions de vie des SDF, s'était «mis dans la peau» de l'un d'eux.

En fait, Bruno Bachelet opère selon une certaine idée de la neutralité, sur un plan à la fois esthétique et moral. Le style est des plus sobres, même si la lumière qui traverse parfois les pièces donne un relief particulier aux personnages : cette lumière est simplement là, ou n'est pas. Pas d'effets de cadrage, pas de plans visant à dramatiser les situations. Le photographe travaille frontalement, sans tricherie, sans aucune sorte d'artifices. Ni sensationnalisme, ni lyrisme ou emphase, même si certaines scènes s'y prêteraient. Le photographe s'est fréquemment refusé à représenter des objets ou des situations morbides. La solitude, la détresse qu'elle engendre et la déchéance physique, quelquefois à peine supportable, sont néanmoins présentes même s'il n'est pas toujours aisé de les regarder, fût-ce en se protégeant derrière un appareil photographique. Il s'agit bien d'une épreuve...

Somme toute, le projet photographique de Bruno Bachelet est aussi clair que son oeil est honnête : il s'agit d'abord de redonner une dignité à tous les êtres en perdition hébergés pour un temps à Nanterre, ou qui y achèvent leur vie. La photographie participe ici d'un mouvement de réhabilitation. Et si la Maison est un univers parallèle reposant sur des règles différentes de celles de l'extérieur, cet univers n'en est pas moins constitué d'hommes et de femmes, d'amours, de joies, de peines, de dialogues, de solitudes, ni plus ni moins que dans la ville en marge de laquelle elle a été construite. Pourquoi, dès lors, faudrait-il lui porter un regard autre? Celui de Bruno Bachelet est juste, pour ne pas dire celui d'un juste, qui refuse la différence.

Gabriel Bauret

PHOTOS BRUNO BACHELET

LA MAISON DE NANTERRE